PAUL ALEXIS

LA FIN
DE
LUCIE PELLEGRIN

PIÈCE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le *Théâtre Libre*, le vendredi 15 juin 1888

PARIS
G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11
—
1888

Donation au
centre Zola,
James B. Sand

LA FIN

DE

LUCIE PELLEGRIN

DU MÊME AUTEUR :

Celle qu'on n'épouse pas, pièce en un acte, représentée au Gymnase, le 14 septembre 1879. . . . . 1 »

La Fin de Lucie Pellegrin, 2e mille, 1 vol. in-12 . . 3 50

Le Besoin d'aimer, 2e mille, 1 vol. in-12 . . . . . 3 50

Émile Zola (*Notes d'un ami*). 3 50

(En collaboration avec Zola, Maupassant, Huysmans, Hennique, Céard) :

Les Soirées de Médan, 12e mille. 3 50

14842. — Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris.

PAUL ALEXIS

LA FIN
DE
LUCIE PELLEGRIN

PIÈCE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le *Théâtre Libre*, le vendredi 15 juin 1888.

PARIS
G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

1888

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lafindeluciepell00alex

A ANDRÉ ANTOINE

SANS LE *Théâtre Libre*

— SANS VOUS —

JE N'EUSSE JAMAIS ÉCRIT CETTE PIÈCE

VEUILLEZ EN ACCEPTER

LA DÉDICACE

PAUL ALEXIS.

PERSONNAGES

Lucie Pellegrin..... ...	Mmes Nancy Vernet.
Chochotte.....	Félicia Mallet.
Mme Printemps.....	Louise France.
La grande Adèle.....	Lucy-Léonce.
L'autre Adèle.....	Odette Delpré.
Héloïse.....	Andrée.
Marie la Frisée.....	Luce Colas.
La Tante.....	Barny.
L'Enfant.....	La petite Pauline.
Miss, personnage muet...	X...

Pour les détails de mise en scène, s'adresser à M. André Bertin, régisseur général du Théâtre Libre, 96, rue Blanche.

LA FIN
DE
LUCIE PELLEGRIN

Chez Lucie Pellegrin. — Une chambre en désordre ; mélange de luxe et de misère. — Au fond : un lit de palissandre, garni de rideaux ; à gauche, en pan coupé, l'armoire à glace ; à droite, la porte d'entrée. — A gauche : au second plan, porte donnant sur le salon ; au premier plan, la cheminée. — A droite : au second plan, une porte-fenêtre, ouverte sur un balcon, par laquelle on aperçoit l'Élysée-Montmartre ; au premier plan, une chaise longue. — Un guéridon, encombré de bouteilles à potion, bocks vides, tasses dépareillées, sucrier, pot à tabac, jeu de cartes, etc. Chaises, fauteuils éreintés ; du linge traîne çà et là ; une robe de satin bleu-ciel, jetée dans un coin.

SCÈNE I

LUCIE, puis MADAME PRINTEMPS.

LUCIE, couchée dans son lit, tousse, puis appelle d'une voix exténuée.

Madame Printemps !... Madame Printemps !... (Après avoir repris haleine.) Cette pipelette qui ne revient pas avec Miss... Jusqu'à ma chienne qui m'a abandonnée. (Elle veut se lever, puis retombant.) Je n'ai pas la force... (La toux la reprend.) Madame Printemps, et ma tisane, je veux ma tisane !... Oh ! cette madame Printemps ! (Elle se désole.)

MADAME PRINTEMPS, arrivant avec un pot de tisane.

Voilà, voilà... la sans-patience ! (Remplissant une tasse qu'elle sucre.) Des exigences... des fantaisies... Vous vous écoutez trop ! (Elle lui donne la tasse.)

LUCIE, souriant.

Voulez-vous trinquer ?

MADAME PRINTEMPS, se versant aussi.

C'est pas de refus, allez ! J'en ai peut-être plus besoin que vous... (S'asseyant au chevet.) Mes pauvres jambes !

LUCIE, s'interrompant de boire.

Et Miss ?

MADAME PRINTEMPS.

Parlons-en, de votre sacrée chienne !

LUCIE, inquiète.

Vous ne me la ramenez pas ?

MADAME PRINTEMPS.

Une bête dégoûtante, toujours pleine !

LUCIE.

Voyons, où est-elle ?... Perdue ?... (Elle répand un peu de tisane.)

MADAME PRINTEMPS, bondissant.

D'abord, vous, tâchez de ne pas salir mon « aigledon » ! (Elle repousse l'édredon au pied du lit). Mon bel aigledon tout neuf, que j'ai eu la bêtise de vous prêter. (Un silence. Puis, radoucie, se mettant à ranger dans la chambre). Quant à votre Miss, rassurez-vous : on va la rapporter. Devinez qui ?

LUCIE, après réflexion.

Peut-être ma tante la blanchisseuse !... C'est aujourd'hui son jour... Ma tante que vous aurez rencontrée avec le petit. (Mme Printemps fait signe que non.) Non !... Une

amie alors? Mon Dieu, je n'en ai plus tant. (Réfléchissant.) Ah ! Chochotte, autrefois!

MADAME PRINTEMPS, révoltée.

Cette horreur de Chochotte ! Dieu garde !

LUCIE.

Mais vous savez bien que j'ai rompu avec elle.

MADAME PRINTEMPS.

Pouah !... Taisez-vous ! (Un temps.) Et dire qu'en venant j'ai cru la voir en bas, au café... Elle avait le toupet de reluquer vos fenêtres. (Brandissant son balai.) Que je ne la rencontre jamais plus dans mes escaliers, cette horreur de Chochotte. (Un silence.) Mais nous parlions de Miss, qui est en sûreté.

LUCIE.

Où donc ?

MADAME PRINTEMPS.

Pas loin d'ici... chez Victor, le gros Victor, le marchand de vin du boulevard extérieur... Chez votre ancien... (Elle ne dit pas le mot.) Quelque chose de propre encore, que ce particulier !

LUCIE.

Vous avez raison : lui, je vous l'abandonne... (Un silence.)

MADAME PRINTEMPS.

J'étais entrée acheter quatre sous de goutte... pas pour moi! une commission... Pendant que le garçon me rendait ma monnaie...

LUCIE.

Toujours Charles ?

MADAME PRINTEMPS.

Oui... toujours... (Continuant.) je crois reconnaître

Miss dans la salle du fond, lorsque tout à coup j'entends : « Madame Printemps !... C'est la concierge à la Pellegrin... Donnez-vous donc la peine d'entrer, madame Printemps ! »

LUCIE, distraite, rêveuse.

La salle du fond... (Un temps.) Y a-t-il encore des plantes grimpantes à la fenêtre ?

MADAME PRINTEMPS.

Superbes ! (Continuant.) Et que vois-je en entrant ? Miss, au milieu de plusieurs dames, Miss comme chez elle, caressée, choyée, bourrée de morceaux de sucre.

LUCIE, étonnée.

Des dames ?

MADAME PRINTEMPS, comptant sur ses doigts.

Elles étaient quatre... La grande Adèle d'abord...

LUCIE.

La grande Adèle !

MADAME PRINTEMPS.

La grande Adèle, quand je suis entrée, faisait la sauce de son artichaut...

LUCIE.

Et puis ?

MADAME PRINTEMPS.

Marie la Frisée prenait son mazagran... Héloïse se roulait une cigarette... Enfin l'autre Adèle se tirait les cartes.

LUCIE, cherchant.

Celle-là, je ne la connais pas... L'autre Adèle ?

MADAME PRINTEMPS.

Une nouvelle venue, débarquée de Nancy, depuis peu.

LUCIE, assise sur son lit.

Et elles vont ramener Miss... Voyons ! madame Printemps, voulez-vous être très, très gentille ?

MADAME PRINTEMPS, sur la défensive.

Quelque nouvelle fantaisie !... Tenez, vous feriez mieux de prendre votre chloral. (Elle débouche un flacon et verse dans une cuillère à café).

LUCIE, avec fièvre.

Oui ! une fantaisie de malade... qui n'en a plus pour bien longtemps, je le sais !

MADAME PRINTEMPS, la faisant boire.

Oh ! avec de la conduite, on va loin... Mais rappelez-vous ce qu'a dit le docteur : « Il ne faut pas plaisanter avec ces bobos-là ! » A la moindre imprudence, au plus léger écart de régime, vous pouvez vous éteindre comme une bougie : fttt ! plus de Lucie Pellegrin !

LUCIE.

Eh bien, et puis ?... (Un silence.) Écoutez, quand ces dames ramèneront Miss, priez-les de monter un instant. Dites-leur que je m'ennuie beaucoup, beaucoup, depuis huit longues semaines, sans sortir... Dites-leur qu'elles me feront passer un bon moment et qu'on ne refuse point un dernier plaisir à une camarade qui en est où j'en suis. (Mme Printemps ne répond pas ; alors, joyeuse.) Entendu, alors?... Qui ne dit mot consent ! (S'étendant de nouveau.) Eh ! tenez ! Voyez si je suis raisonnable ! Je vais dormir en attendant. Oui, un bon dodo, afin d'être toute fraîche, quand ces dames... (Battant des mains.) Quel bonheur ! (Puis, tournée vers Mme Printemps, avec gravité.) Vous voyez ! c'est de la distraction qu'il me faut. (Elle se retourne contre le mur.)

MADAME PRINTEMPS, fermant les rideaux.

Allons, dormez !

SCÈNE II

MADAME PRINTEMPS, seule.

MADAME PRINTEMPS, haussant les épaules.

De la distraction... Plus souvent que je ferais monter ces femmes! Le docteur l'a bien défendu!... Je n'ai pas envie que ma locataire me claque dans les mains aujourd'hui... Puis, y a assez de sa tante la blanchisseuse, qui va venir... (S'approchant du lit.) Elle dort déjà... Ah! je m'en vais par le salon, où j'ai laissé mon plumeau. (Elle sort par la gauche. Un grand silence. On frappe doucement à la porte d'entrée; Lucie Pellegrin ne remue pas; on frappe encore.)

SCÈNE III

LA GRANDE ADÈLE, L'AUTRE ADÈLE, HÉLOISE, MARIE LA FRISÉE.

LA GRANDE ADÈLE, entre-bâillant la porte.

Tant pis! moi, j'ouvre. (Elle entre, tenant Miss dans les bras, comme un enfant.)

HÉLOÏSE, la suivant.

Entrons toujours... Elle est malade, elle doit être là.

MARIE LA FRISÉE, derrière Héloïse.

Eh non, personne!

L'AUTRE ADÈLE, arrivant la dernière.

Mes enfants, quelle procession!... Tiens, c'est chic ici. (Allant à la porte-fenêtre.) Oh! le joli balcon, d'un large... Et une vue! Regardez, on aperçoit l'Élysée Montmartre.

LA GRANDE ADÈLE.

Chic ?... Ah ! je vous réponds que c'était chic... Mais aujourd'hui, quel désordre !

MARIE LA FRISÉE.

On dirait un déménagement... Voyez : plus de rideaux aux fenêtres !

HÉLOÏSE.

Ni de garniture de cheminée : on a enlevé la pendule et les candélabres !

L'AUTRE ADÈLE, montrant son doigt qu'elle vient de passer sur la chaise longue.

Voilà au moins quinze jours qu'on n'a épousseté !... Une si belle chaise-longue !... A Nancy, j'avais la pareille. Ça remplace un lit, c'est joliment utile ! (Elle s'y étend.)

HÉLOÏSE.

Mais où est donc Lucie ? Peut-être qu'elle va mieux et qu'elle est sortie !...

LA GRANDE ADÈLE, entr'ouvrant les rideaux du lit et baissant la voix.

Non, tenez, la voici... couchée... le visage à la muraille ! (Déposant la chienne.) Va, ma belle Miss, dors aux pieds de ta maîtresse. (A Lucie, avec douceur.) Lucie, as-tu besoin de quelque chose ?... C'est moi, tu sais bien : Adèle... la grande Adèle... Nous te ramenons Miss... Voici Héloïse et Marie la Frisée..., et l'autre Adèle, une de nos amies... (Se tournant vers les autres.) Rien !... Elle n'a pas remué.

L'AUTRE ADÈLE, toujours sur la chaise longue, soulevant un peu la tête.

Serait-elle morte ? (Toutes se regardent, indécises.)

HÉLOÏSE, allant aussi entr'ouvrir les rideaux.

Elle dort profondément.

L'AUTRE ADÈLE, étendue sur la chaise longue, après un silence.

Qu'est-ce qu'on fait, alors?... Est-ce qu'on s'en va?

LA GRANDE ADÈLE.

Non! Attendons un peu... (S'appuyant.) Elle finira bien par se réveiller.

MARIE LA FRISÉE, trouvant un jeu de cartes sur la table.

Des cartes! l'autre Adèle .. Des cartes... Faut me les tirer... Hein? Un peu chiquement.

LA GRANDE ADÈLE, rêveuse.

Pauvre Lucie...

L'AUTRE ADÈLE, à Marie la Frisée.

Coupe!

LA GRANDE ADÈLE, même jeu.

Dire qu'elle et moi, nous sommes de la même rue...

L'AUTRE ADÈLE, à Marie la Frisée.

Non!... de la main gauche!

LA GRANDE ADÈLE.

... Et qu'on s'est fréquentées « honnêtes, » jadis. (Fièrement.) Je l'ai vue débuter!

HÉLOÏSE, cessant de suivre la réussite.

... Vue débuter! Moi, je suis trop jeune pour ça, ma chère!... Mais elle m'offrait des bocks, à sa table, chaque fois qu'elle venait à la Présidence...

L'AUTRE ADÈLE, étonnée.

Hein?

HÉLOÏSE.

Oui, à l'Élysée... Montmartre. (A la grande Adèle.) Toi, la grande Adèle, elle n'avait même plus l'air de te connaître.

LA GRANDE ADÈLE, vexée.

Nous étions un peu en froid, depuis deux ans.

L'AUTRE ADÈLE, tout en faisant les cartes.

Moi, on ne me l'a montrée qu'une fois, à mon arrivée de Nancy, le premier soir où mon monsieur m'a conduite à l'Éden... On m'en avait dit!... Ma foi! elle n'avait rien d'extraordinaire.

MARIE LA FRISÉE.

Comme toilette?

L'AUTRE ADÈLE.

Comme tout!... Ainsi, on me l'avait donnée pour si jolie... Je n'ai guère trouvé...

HÉLOÏSE.

Voulez-vous bien vous taire!

MARIE LA FRISÉE.

Lucie Pellegrin pas jolie!

LA GRANDE ADÈLE.

On peut dire d'elle ce qu'on voudra... C'était une sans-cœur, une noceuse..., une... mais belle, merveilleusement belle!... Sans cette beauté, d'où lui serait venue sa réputation?

L'AUTRE ADÈLE, toujours dans ses cartes.

Elle a eu de la chance, tiens!

LA GRANDE ADÈLE.

Sans doute, qu'elle en a eu... Qui de nous n'en a pas, un soir ou l'autre, de la chance? Seulement ça ne dure pas. Et pour Lucie Pellegrin, la chance durait, voilà... C'était donc mieux que de la chance.

HÉLOÏSE.

A Bullier, aux Folies-Bergère, à l'Éden, elle était aussi connue qu'à la Présidence... Si elle soupait au Peters, comme si elle montait, à minuit, manger une

choucroute au *Rat Mort :* « Voilà la Pellegrin ! » disait-on. Chacun se retournait.

L'AUTRE ADÈLE, interrompant la réussite.

Avec de la toilette aussi !

LA GRANDE ADÈLE.

Mais pour y arriver, à cette toilette ? Elle ne l'a pas toujours eue, que diable !... Écoutez. Elle est née vers le bas de l'avenue de Saint-Ouen, dans une ruelle de chiffonniers, près des fortifications. Ses parents l'envoyaient aux carrières de Montmartre, ramasser du verre cassé, des débris de bois, jusqu'à de la poussière de charbon. Je la voyais passer chaque après-midi, portant son grand panier, pieds nus, au milieu d'une bande de petits ravageurs. Son jupon en loques laissait voir sa pauvre cuisse maigre. Avec ça, elle était d'un joli !

HÉLOÏSE.

Alors, elle a dû commencer de bonne heure.

LA GRANDE ADÈLE.

Parbleu ! sa mère, qui se promenait toute la nuit, sa lanterne à la main, sous son cachemire d'osier, ne pouvait guère la surveiller. A quinze ans, Lucie découchait déjà... Mais plus fort que ça, à onze ans...

L'AUTRE ADÈLE.

Pas possible !...

LA GRANDE ADÈLE.

Elle me l'a vingt fois raconté. Un jour, dans les carrières de Montmartre, par un de ces temps couverts où il fait noir avant l'heure, Lucie, à onze ans, — entendez-vous bien, à onze ans ! — fut prise, par un rôdeur de mauvaise mine, derrière un vieux tombereau disloqué qui se trouvait là, les deux bras levés dans le ciel...

MARIE LA FRISÉE.

Oh!

HÉLOÏSE.

Les hommes!

L'AUTRE ADÈLE.

Les cochons d'hommes! (Après un silence, à Marie la Frisée, en baissant la voix.) Un homme de campagne... Un jeune homme blond.

MARIE LA FRISÉE.

Un militaire décoré...

L'AUTRE ADÈLE.

Une méchante femme qui vous en veut!

HÉLOÏSE, à l'autre Adèle.

Moi, sans la connaître d'aussi loin, je la voyais chaque dimanche au Moulin-de-la-Galette... Une fille de dix-huit à vingt ans alors, qui végétait dans les hôtels garnis... Elle vous arrivait en cheveux, avec une confection de dix-sept francs cinquante, toujours la même, et ça lui pinçait sa taille de rien du tout, et ça luisait aux épaules. Là dedans, Lucie Pellegrin, si distinguée depuis, vous avait un air godiche... Dansant d'ailleurs, riant, très entourée d'une bande de jeunes gouapeurs, des calicots, qui lui payaient des bocks, de la galette, les balançoires, le chemin de fer russe... Souvent, elle se couchait sans dîner!

L'AUTRE ADÈLE.

Et c'est avec ça, que le roi des Belges... (On rit.) Oui, le roi... (Redoublement de joie.) Vous savez, c'est ce qu'on m'a dit... je ne fais que répéter... (Les autres se tordent.)

LA GRANDE ADÈLE, redevenue sérieuse.

Voici la vérité sur cette histoire du roi, qui a fait sa

réputation... (Lucie Pellegrin a une quinte de toux dans l'alcôve. Toutes se taisent, écoutent, tournent la tête. Un profond silence. Puis, elle reprend à voix plus basse.) Donc voici... Une après-midi, dans le passage de l'Opéra, où elle attendait la fin d'une averse, elle fit la connaissance d'un étranger. Le lendemain elle montrait à tout le monde un billet de cent francs, très allumée, racontant qu'elle venait de passer la nuit avec le roi des Belges, alors à Paris, incognito.

L'AUTRE ADÈLE.

Eh bien?

LA GRANDE ADÈLE.

Attendez... Cela dura au moins trois semaines. Toutes les deux nuits, elle recouchait au Grand-Hôtel.

L'AUTRE ADÈLE.

Eh bien?

LA GRANDE ADÈLE, après un haussement d'épaules.

Lorsque, au bout d'un mois, le « roi des Belges » partit, il lui demanda à la gare du Nord si elle préférait recevoir de Bruxelles une traite sur M. de Rothschild, ou une rivière de diamant... Elle fit sa grande dame et choisit la rivière, qu'elle attend encore...

HÉLOÏSE.

Qu'elle attend toujours!... (A l'autre Adèle.) On lui avait posé un lapin, là!... Dans les grands prix encore!

L'AUTRE ADÈLE, éclatant de rire.

Ah! un lapin... un lapin... Ah!... ah!... ah!...

MARIE LA FRISÉE, battant des mains.

L'autre Adèle a compris... Pas malheureux!

LA GRANDE ADÈLE.

Mais le plus joli, c'est que ça l'inventa, la Pellegrin!... Elle trouvait du crédit... Les photographes la

mirent dans leurs collections. Enfin, elle était lancée... Si bien qu'elle finit par se l'acheter elle-même, sa « rivière », son souvenir du roi des Belges!

L'AUTRE ADÈLE.

Les hommes sont bien bêtes! (Un silence. Quinte de toux de Lucie Pellegrin dans l'alcôve. Elles tournent la tête, écoutent. Puis, l'autre Adèle reprenant sa réussite, à Marie la Frisée, à demi-voix.) Une proposition à la nuit... As de pique : la bagatelle!

MARIE LA FRISÉE, à demi-voix.

Et de l'argent!

L'AUTRE ADÈLE, même jeu.

Où donc?

MARIE LA FRISÉE, même jeu.

Là! du trèfle.

HÉLOÏSE.

Après tout, celle-là au moins aura profité de la vie.

MARIE LA FRISÉE.

Oui, elle en a mangé... du trèfle.

L'AUTRE ADÈLE, dédaigneuse.

Tant que ça?

HÉLOÏSE.

Moi qui vous parle, je lui ai vu sur le corps pour trente mille francs de diamants.

MARIE LA FRISÉE.

Elle a eu chevaux et voiture.

HÉLOÏSE.

Et deux maisons aux Batignolles!

LA GRANDE ADÈLE.

Enfin, une vraie fortune.

L'AUTRE ADÈLE.

Et, de tout cela, il reste?...

LA GRANDE ADÈLE, regardant autour d'elle.

Pas lourd!... Si elle mourait, je crois qu'il ne reviendrait pas grand'chose à son gosse...

L'AUTRE ADÈLE.

Comment! elle a un fils?

LA GRANDE ADÈLE.

Et un gentil... Un amour de gosse, dans les huit ans... Elle le laisse chez sa tante, blanchisseuse à Puteaux... Une mauvaise gale, la tante, grossière comme du pain d'orge, et d'une rosserie...

L'AUTRE ADÈLE, après un silence.

Mais enfin où a-t-il passé, tout son argent?

HÉLOÏSE.

Dame! s'il y a des hommes qui en donnent, il y en a d'autres qui en mangent... Le gros Victor...

MARIE LA FRISÉE.

Puis, des femmes aussi...

L'AUTRE ADÈLE, affectant l'ignorance.

Comment, des femmes?

LA GRANDE ADÈLE.

Oui... Fais donc pas la bête... Même si tu savais ce qui circule!

L'AUTRE ADÈLE.

Sur moi, peut-être?

LA GRANDE ADÈLE, hochant la tête.

Il paraît qu'on va bien à Nancy.

L'AUTRE ADÈLE, haussant les épaules.

Oh! Ce qu'on dit sur moi, je m'en fiche... Alors, la Pellegrin?

LA GRANDE ADÈLE.

Oui, avec cette horreur de Chochotte! Mais Lucie a rompu... Oh! une histoire... (On sonne violemment.) Bigre!

L'AUTRE ADÈLE.

Un créancier...

MARIE LA FRISÉE.

Non! la tante plutôt. (On sonne plus fort.)

LA GRANDE ADÈLE.

La tante, merci! pour attraper des éclaboussures!

HÉLOÏSE.

J'aime autant ne pas en être. (Coups de poing dans la porte.)

LA GRANDE ADÈLE, se sauvant sur le balcon.

Par ici.

HÉLOÏSE, courant à la porte du salon.

Non, non, par ici.

MARIE LA FRISÉE, suivant Héloïse.

Ah! mon Dieu! la voilà!

L'AUTRE ADÈLE, sans bouger de la chaise longue.

Sont-elles cruches!

(La tante paraît, tenant le cordon de sonnette arraché, suivie du petit.)

LA GRANDE ADÈLE, du balcon, passant la tête.

La tante et l'enfant!

MARIE LA FRISÉE, du salon, même jeu.

Ça va être drôle!

SCÈNE IV

LA TANTE, L'ENFANT, LA GRANDE ADÈLE, L'AUTRE ADÈLE, HÉLOISE, MARIE LA FRISÉE.

LA TANTE, apercevant du monde, brusque et maussade.

Bonjour!... Bonjour!... (Elle va droit au lit, et s'adressant à Lucie jusqu'à la fin.) Tiens! ton cordon!... Ça t'apprendra à me laisser sonner. (Elle jette le cordon et dépose sa corbeille.) Encore au pieu! Nuit et jour, alors! (Ouvrant les rideaux.) Voyons! Tu sais pourquoi je m'amène... Mon argent! Aboule-moi le. (Elle est debout devant le lit avec l'enfant; Lucie, enfoncée dans les draps, reste invisible et muette pendant toute la scène.)) Vite! J'ai mon cheval en bas, du linge plein ma voiture, et personne pour garder! Mon argent!... Aujourd'hui, je ne m'en irai pas sans... Allons, dépêche-toi... (Croisant les bras.) J'attends!

MARIE LA FRISÉE, à demi-voix.

Pauvre petit!

HÉLOÏSE, même jeu.

Ce qu'il est mignon!

LA TANTE, s'emportant de plus en plus.

Y va tout nu, ton gosse... Ses souliers prennent l'eau, sa veste ne tient plus. N'est-ce pas une abomination que sa sans-cœur de mère l'abandonne à ce point!... Si tu crois que j'ai mon bénéfice avec lui, à cent sous par semaine!... Tu me redois plus de cinq mois!

LA GRANDE ADÈLE.

Une tante comme ça, vaut mieux ne pas en avoir.

L'AUTRE ADÈLE.

Ah! la famille!

LA TANTE.

Mon argent! ou tu le reprendras, ton crapaud... J'en veux plus, moi, d'abord : rien à en fiche! Ça mange comme un ogre... et déjà du vice!... Mauvais comme une gale! L'autre jour, est-ce qu'il ne m'a pas mordue!... (Un silence.) Répondras-tu à la fin?... Non! c'est comme si je chantais, pas vrai? Je sais que quand tu t'es mis quelque chose dans la tête... Mais je m'attendais à ce qui arrive. Tu crois que je te rapporte ton linge, tes rideaux, tes chemises brodées! Ah! ouiche... (Prenant sa corbeille.) Tiens! ma corbeille est vide. Cette fois, tu ne diras pas que je les ai blanchies au chlore!... Et puis, tu sais, j'emporte tout de même ton linge sale... (Commençant une rafle des nippes qui traînent, prenant dans l'armoire à glace, les tiroirs.) Houp!... houp!... houp!... Ma corbeille n'est pas pleine... Ah! encore ceci... Et ça... Et ça donc!... Une robe de soie, je n'avais pas vu... Chouette! (Elle la déploie.) En loques... j'en recouvrirai mon pépin. (Tassant sa corbeille, qu'elle charge ensuite.) Cette horreur de Chochotte a dû venir faire son beurre ici... Tandis que moi, bonne bête, il ne me reviendrait que le gosse pour héritage! Pas de ça, Lisette! (Apercevant des sous sur la cheminée.) Tiens! dix-sept sous... ça sera pour du savon. (Elle les empoche. Entraînant l'enfant.) Viens, toi! (Aux femmes.) La compagnie. (Elle sort avec l'enfant.)

SCÈNE V

LUCIE, LA GRANDE ADÈLE, L'AUTRE ADÈLE, HÉLOISE, MARIE LA FRISÉE.

LUCIE, encore enfoncée dans son lit, d'une voix plaintive.

Mon petit... Mon pauvre petit... Je ne l'ai pas seulement embrassé (Elle se lève, chancelante.) Adèle! Marie! Héloïse!... Ah! mes amies!

LA GRANDE ADÈLE.

Hein? une fameuse secousse... T'a-t-elle traitée?

LUCIE.

Bah! c'est fini... N'y pensons plus. (Elle cherche à passer sa robe de chambre.)

LA GRANDE ADÈLE, empressée.

Attends... Laisse-moi t'aider... Voici la manche.

HÉLOÏSE, la soutenant.

Doucement.

MARIE LA FRISÉE, baissée pour chercher sous le lit.

Tenez, vos pantoufles...

L'AUTRE ADÈLE, un peu à l'écart.

Voulez-vous de la tisane, madame Lucie?

LUCIE, à l'autre Adèle, avec un sourire.

Merci... (Achevant de s'habiller.) Vous êtes vraiment gentilles d'être venues toutes les quatre.

LA GRANDE ADÈLE.

Là... Comment te sens-tu, maintenant?

LUCIE, se forçant.

Très bien... (Elle tousse un peu.)

HÉLOÏSE.

Tu as eu tort de te lever!

MARIE LA FRISÉE.

Pas d'imprudence à cause de nous!

LUCIE.

Mais je vais bien, très bien. Votre présence seule me redonne des forces. (Elle descend, sans soutien.) Vous voyez, je marche... Un peu de patience : nous allons nous amuser tout à l'heure! (N'en pouvant plus, à la grande Adèle qui

l'a suivie, prête à la soutenir.) Ton bras... Ton bras, une seconde !

(Pendant que la grande Adèle la conduit doucement à la chaise longue, les trois autres, groupées devant la cheminée, chuchotent ardemment.)

MARIE LA FRISÉE.

Perdue, n'est-ce pas?

HÉLOÏSE.

Elle fait pitié !

L'AUTRE ADÈLE.

Ce visage de papier mâché ! Regardez-la donc.

HÉLOÏSE.

Et sa voix, sa voix de cristal fêlé, qui fait mal à entendre.

LUCIE, sur la chaise longue, gaîment.

Eh bien ! vous ne fumez pas?... (Montrant le guéridon.) Là, devant vous, il y a tout ce qu'il faut. Allez-y ! Moi, je ne crains pas... (L'autre Adèle s'empare du tabac et fait une cigarette.) Maintenant, attention ! Une question grave : qu'allons-nous bien boire? (Un temps.) Bon ! j'entends monter Mme Printemps ! (Se tournant vers la porte du fond.) Arrivez donc, maman Printemps ! Justement, nous allions avoir besoin de votre expérience ! (Mme Printemps paraît.)

SCÈNE VI

MADAME PRINTEMPS, LUCIE, LA GRANDE ADÈLE, L'AUTRE ADÈLE, HÉLOISE, MARIE LA FRISÉE.

MADAME PRINTEMPS, sur le seuil, interdite, aux femmes.

Tiens ! vous êtes là ! Moi qui vous attendais en bas... (Descendant.) Bonjour, mes enfants !

LUCIE.

Alors, je recommence... Qu'allons-nous boire ? (Un temps.) Ne répondez pas toutes à la fois ! (Sérieusement.) Moi d'abord, je veux une absinthe anisée.

LA GRANDE ADÈLE.

Toi, une absinthe !... Non, par exemple !

HÉLOÏSE.

D'ailleurs, nous ne voulons rien... Il se fait tard !

L'AUTRE ADÈLE.

On a chacune ses occupations, vous comprenez.

MARIE LA FRISÉE.

Remettons ça à un autre jour.

LUCIE, vivement.

Voulez-vous bien vous taire ! (A Mme Printemps, comique.) Garçon !... J'ai dit : « Une absinthe-anis, une ! »

MARIE LA FRISÉE.

Par ces chaleurs, moi, je ne sors pas de la bière.

L'AUTRE ADÈLE.

Le madère est meilleur pour l'estomac... (Gourmande.) Oui, un madère... avec des biscuits.

HÉLOÏSE.

Moi, un vermouth gommé...

LA GRANDE ADÈLE.

Tout de même, s'il y en a, je prendrai de l'absinthe... Oh ! mais une larme...

LUCIE, à Mme Printemps.

Vous avez entendu : de tout ça, s'il vous plaît !... D'en bas, du café. (La concierge ne bouge pas, la regarde fixement.) Avec quelque chose de bon pour vous... Ce que

vous voudrez. (La concierge ne remue pas, cligne des yeux, finit par lui faire un geste significatif.) Ah ! oui... Attendez. (Elle ôte sa dernière bague et la remet à Mme Printemps, en lui parlant à l'oreille. Puis, haut.) Vite, n'est-ce pas ? (La concierge sort.)

SCÈNE VII

LUCIE, LA GRANDE ADÈLE, L'AUTRE ADÈLE, HÉLOISE, MARIE LA FRISÉE.

HÉLOÏSE, à Lucie, avec intérêt.

Es-tu bien, au moins, là ?

MARIE LA FRISÉE, lui apportant un oreiller du lit.

Un oreiller, Lucie... Laissez-moi vous le glisser sous les épaules.

LA GRANDE ADÈLE.

Et l'édredon, pour te couvrir les pieds... (Devant le lit.) Ah ! ma pauvre Miss, il faut que je te dérange !

LUCIE.

Non, non, je n'ai pas froid ! Ne dérange pas Miss, il ne faut pas trop la bousculer.

LA GRANDE ADÈLE.

Bien sûr que dans sa position intéressante... Tu sais que si on la laisse là, elle va y faire ses petits... N'est-ce pas, Miss ?

LUCIE, indifférente.

Ah ! mon Dieu ! qu'elle les fasse.

L'AUTRE ADÈLE.

Moi, à Nancy, j'avais une chatte qui accouchait toujours dans mes chapeaux. (La concierge revient.)

SCÈNE VIII

MADAME PRINTEMPS, LUCIE, LA GRANDE ADÈLE, L'AUTRE ADÈLE, HÉLOÏSE, MARIE LA FRISÉE.

MADAME PRINTEMPS, entrant avec un panier.

Là, j'ai pris mon panier, et j'espère que le garçon y a tout mis... Où va-t-on poser tout ça ?

LUCIE, se soulevant un peu.

Sur la table.

MARIE LA FRISÉE, à Héloïse.

A nous deux ! (Elles portent le guéridon devant la chaise longue.)

LA GRANDE ADÈLE, écartant les fioles à potion.

Faut faire de la place. (Les autres apportent les bouteilles et les verres, que la concierge leur passe.)

L'AUTRE ADÈLE, à un heurt de bouteille.

Attention ! hé !... pas de malheur !

MADAME PRINTEMPS, quand le panier est vide.

Bon ! tout y est bien... Et, maintenant, y a plus qu'à s'asseoir. (Elles apportent des chaises.)

LA GRANDE ADÈLE, s'asseyant au pied de la chaise longue.

Moi, je suis très bien là.

LUCIE, à la concierge.

Faites les honneurs, madame Printemps.

L'AUTRE ADÈLE, pendant que la concierge lui verse du madère.

Qu'y a-t-il dans ce grand pot jaune ?

MADAME PRINTEMPS, à l'autre Adèle.

De la tisane de bourgeons de sapin. (Reprenant.) Tenez,

je n'ai pas oublié vos gâteaux... (L'autre Adèle cherche des yeux.) Dans ce sac, à côté de l'huile de foie de morue. (Elle continue à verser.)

L'AUTRE ADÈLE, ouvrant le sac.

Des brioches ! Moi qui les aime tant !... Merci.

MARIE LA FRISÉE.

Tu sais, y en a pour tout le monde. (Elle en prend deux.)

LA GRANDE ADÈLE, élevant son verre, à Lucie.

A ta santé, ma chère !

HÉLOÏSE, même jeu.

A ta santé.

L'AUTRE ADÈLE, même jeu.

A la vôtre, madame Lucie.

LUCIE.

Et moi ? je vous regarde !

L'AUTRE ADÈLE, la bouche pleine.

Je vous recommande le madère.

LUCIE, présentant son verre.

Non, madame Printemps va me faire une absinthe... Elle sait ce qu'il me faut. (Mme Printemps lui fait son absinthe.) Encore... encore... N'ayez donc pas peur ! (Élevant son son verre à deux mains, elle trinque avec tout le monde). A votre bonne santé ! (Un peu d'absinthe se répand.) Faites pas attention... Ça nettoie.

MARIE LA FRISÉE, élevant son verre dans la direction de l'alcôve.

Miss, à la tienne !... Tu veux goûter, dis ?

HÉLOÏSE.

Elle aimerait mieux du sucre.

MARIE LA FRISÉE.

Dame ! qui sait, elle pourrait avoir une envie...

L'AUTRE ADÈLE.

Oh ! les envies... Dans sa position, moi qui ne peux pas souffrir le homard, j'en ai mangé un, tout entier.

HÉLOÏSE.

Moi, c'était de la salade... des cornichons... Depuis, ça m'est resté !

LA GRANDE ADÈLE.

Et vous, madame Printemps, vous en avez eu des envies ?...

LUCIE, souriant.

Je crois que maman Printemps, dans ces moments-là, avait surtout soif...

MADAME PRINTEMPS, vivement.

Oui, de sirop de groseille... pur! (Remuant le sucre de son grog.) Et j'avais aussi envie de me ballader tout un jour... en robe blanche... avec une botte de verdure et de roses naturelles sur la tête.

LA GRANDE ADÈLE.

Poïésie!

HÉLOÏSE.

Tais-toi, mon cœur!

MARIE LA FRISÉE.

Dans mes bras, la rosière! (Explosion de joie, bravos, fous rires. Toutes font mine d'embrasser la concierge, qui se débat, pendant que Lucie vide son verre et se verse une seconde absinthe.)

MADAME PRINTEMPS, se rajustant.

C'est pas tout ça... y a personne à ma loge et l'on dévaliserait bien la maison... Merci de vos politesses, mesdames, à une autre fois! (Elle sort).

SCÈNE IX

LUCIE, LA GRANDE ADÈLE, L'AUTRE ADÈLE, HÉLOISE, MARIE LA FRISÉE.

LA GRANDE ADÈLE, à Lucie.

Que fais-tu? (Elle veut lui arrêter le bras.)

LUCIE.

Laisse... (Elle se verse quelques gouttes de plus.)

LA GRANDE ADÈLE.

Tu vas te griser!

LUCIE.

Eh bien... je serai grise... Il y a si longtemps que ça ne m'est arrivé.

LA GRANDE ADÈLE.

C'est vrai, après tout... (Elle boit.) Nous ne sommes pas ici pour te contrarier... (Elle vide son verre et le présente à Lucie qui lui verse.)

L'AUTRE ADÈLE.

Une bonne fille, il n'y a pas à dire!... Une très bonne fille...

LA GRANDE ADÈLE.

Une amie pour de vrai!

HÉLOÏSE.

Une camarade que nous ne laisserons pas s'ennuyer.

MARIE LA FRISÉE.

Et il va falloir qu'elle guérisse vite!

L'AUTRE ADÈLE.

Moi d'abord, à partir d'aujourd'hui, je viens vous soigner tous les matins.

LUCIE, s'exaltant peu à peu.

Ça dépend de vous que je guérisse!... De vous toutes!... (Un temps.) Vous parliez d'envies tout à l'heure: eh bien, c'en est une, et une vraie, que j'ai depuis deux mois, chaque soir, à l'heure où je m'habillais pour le bal... (Regardant la fenêtre.) Tenez, dans un instant! (Un silence. Le jour baisse.) Les soirs d'Élysée surtout... comme ce soir... j'ai beau fermer les fenêtres, j'entends l'orchestre... les quadrilles, les polkas, les valses... tout. Et moi, je suis dans mon lit! (Un temps. Le jour baisse toujours.) Oh! je me bouche les oreilles, mais je distingue quand même les piétinements, les rires... Je reconnais des voix... à onze heures, le feu d'artifice! les soleils qui sont là à tourner, presque sous ce balcon!... Alors, je me désole, j'enfonce la tête sous les draps; mais, imaginez-vous, il me semble qu'on m'appelle : « Lucie Pellegrin! Lucie Pellegrin! » Mon bock est servi à une table... ma chaise reste inoccupée..., on n'attend que moi pour s'amuser!... Et j'ai envie, oui, j'ai envie d'y aller.

LA GRANDE ADÈLE.

Pauvre Lucie.

LUCIE.

Si je suis malade, c'est simplement parce que je ne fais plus la noce.

L'AUTRE ADÈLE, hochant la tête, ni oise.

Bien possible!

LUCIE.

La preuve... tenez! aujourd'hui, rien que de vous avoir vues, vous autres, j'ai pu me lever... Je vais mieux... beaucoup mieux... Je vais tout à fait bien... Et, puisque je vous tiens, vous quatre, vous allez m'aider...

LA GRANDE ADÈLE, commençant à s'exalter elle-même

Tout ce que tu voudras !..

HÉLOÏSE et MARIE LA FRISÉE, ensemble.

Nous sommes de vieilles amies!

L'AUTRE ADÈLE.

Moi-même, je me jetterais pour vous dans le feu...

LUCIE.

Oh! je n'en demande pas tant!... Ce soir, vous allez simplement m'accompagner à l'Élysée Montmartre.

L'AUTRE ADÈLE.

Ah! ça non, par exemple!

HÉLOÏSE.

Tu veux donc te tuer !

LUCIE, suppliante.

Oh! mes chéries, je vous en conjure, ne dites pas non... J'en ai une envie folle... Ça me fera du bien, croyez-le.

LA GRANDE ADÈLE.

Mais tu ne pourrais seulement descendre l'escalier.

LUCIE.

Si!... Une de vous me soutiendra. Et puis, une fois en bas, vous verrez... Plus besoin du bras de personne!

MARIE LA FRISÉE.

Mon Dieu, si ça lui fait tant de plaisir...

L'AUTRE ADÈLE.

On peut toujours essayer.

LUCIE.

C'est ça, convenu, n'est-ce pas?... On mangera toutes ensemble un morceau quelque part, avant d'entrer.

chez Victor, si vous voulez, pour ne pas changer vos habitudes.

L'AUTRE ADÈLE.

Alors, je cours jusque chez moi. Rien qu'un petit quart d'heure...

LUCIE.

Qui parle de s'en aller?... Non, non! Je ne vous lâche plus.

MARIE LA FRISÉE.

S'habiller, cependant?

LUCIE.

Des bêtises... Ce serait pour aller ailleurs, je ne dis pas; mais à l'Élysée, nous sommes chez nous... On y va comme l'on est! (Un temps.) Ainsi moi... vous allez voir si je fais du genre... Vous allez assister à ma toilette. (Elle vide son verre, tousse, puis, se mettant debout, fait quelques pas.)

HÉLOÏSE, bas à la grande Adèle.

Du coup, elle va y rester!

LA GRANDE ADÈLE, bas à Héloïse.

J'en ai peur...

LUCIE.

Commençons par le commencement... Adèle, allume donc les bougies... Il fait sec... J'ai de bonnes pantoufles... Inutile de mettre des bottines! (Un temps.) Maintenant, la robe. (Elle réfléchit.)

L'AUTRE ADÈLE, achevant la dernière brioche.

Dépêchons! J'ai un appétit, moi...

LUCIE.

Ma foi, de robe, non plus!... Je peux bien garder ma

robe de chambre... (Ouvrant le tiroir du bas de l'armoire à glace.) Car j'ai là un paletot (Souriant.) que ma tante n'a pas vu, heureusement (Elle le sort et le déploie.) Comme neuf!... Par exemple, il est d'hiver! Mais tant mieux, qu'il soit d'hiver : je grelotte toujours... Je le garderai dans la salle et... ceux qui ne seront pas contents... (Elle le dépose soigneusement sur une chaise.) Là!... Voyons, d'abord, il faut que je me coiffe. (Elle se met devant l'armoire à glace).

MARIE LA FRISÉE, fredonnant la « Valse des Roses. »

Viens avec moi pour fêter le printemps.

LUCIE, à la grande Adèle.

Approche donc la bougie.

HÉLOÏSE, continuant l'air de valse.

Nous cueillerons des lilas et des roses.

LA GRANDE ADÈLE, éclairant Lucie.

Tu as toujours tes beaux cheveux...

LUCIE, ses longs cheveux défaits, les bras en l'air pour les rattacher.

Non... pas tous, va!... J'en ai perdu... Mais ça ne fait rien! Plus d'une, bien sûr, se contenterait de ce qui me reste... (Un temps.) Qui sait? Je ne suis peut-être pas encore si bas qu'on le croit !... (Baissant la voix.) Là, entre-nous, crois-tu que je vais mourir?

LA GRANDE ADÈLE.

Ah! ouiche! mourir. (Chantant.)

Viens avec moi pour fêter le printemps...

LUCIE, continuant.

Nous cueillerons des lilas... et...

(Ses bras retombent.) Non ! je ne peux pas!... Je ne peux pas !... (Elle est obligée de s'asseoir.)

L'AUTRE ADÈLE.

Je suis comme vous, moi... Il m'est impossible de lever les bras.

LA GRANDE ADÈLE.

Ne te fatigue pas... je vais te coiffer moi-même. (Un silence. Pendant que la grande Adèle coiffe Lucie, et que les autres, de plus en plus grises, boivent encore et fument, l'Élysée-Montmartre s'allume; soudain, l'orchestre du bal se met à jouer la même « Valse des Roses ».)

LUCIE, coiffée, une dentelle noire sur la tête, se levant fiévreuse.

Entendez-vous ?... Vite mon paletot... mes gants... (Aux femmes.) Vous autres, apprêtez-vous donc !... (Commençant à mettre son paletot.) Dites, tout à l'heure, sera-t-on étonné de me revoir... Mes anciens !... On va nous faire une de ces entrées... « Lucie Pellegrin ! Lucie Pellegrin !... » Et vous en aurez votre part, mes amies : attendez-vous à être portées un peu en triomphe... Et des bocks... Des tournées de bocks... Du champagne ! Enfin, tout ce que vous aimerez... avec des brioches ; l'autre Adèle, des montagnes de brioches... Moi, je danserai, je rirai... c'est si bon de rire ! A minuit, on nous emmène toutes souper et... (Elle tombe presque en voulant passer la seconde manche.)

LA GRANDE ADÈLE, la soutenant.

Faudrait être plus d'aplomb pour aller souper !

LUCIE, chancelant au début, mais peu à peu soulevée par la fièvre.

D'aplomb, on le sera, d'aplomb ! La Pellegrin pas d'aplomb !... Mais d'où sors-tu pour lâcher une pareille bêtise !... Ne le répète pas ailleurs : tu ferais rire de toi, ma pauvre petite !... L'hiver dernier, tiens ! qui est-ce qui a passé tout le carnaval, avec une partie du carême, sans se coucher ?... (Marchant avec agitation.) Oh la belle vie, mes enfants ! Toujours en noce !... La soirée au théâtre, pour commencer... Ensuite le bal, jusqu'à trois heures du matin ; puis on soupait... Au petit jour, les lâchant tous, filant à l'anglaise, je descendais quatre à quatre l'escalier du restaurant ; et, bien emmitouflée de fourrure, fouette cocher ! j'allais réveiller Cho-

chotte... Ma voiture attendait à la porte... jusqu'à des dix heures du matin... Ah! l'heureuse vie! (L'orchestre se remet à jouer la « Valse des Roses ».) Plus de fatigue, quand on en arrive là... La maladie? la fatigue? des mots... On ne sent plus rien, les pieds ne touchent plus terre... Et je veux recommencer à vivre, vous allez bien voir que je ne suis pas finie... Je veux encore faire des hommes! (Un petit homme, très large des hanches, paraît. — Lucie, se dressant.) Chochotte!

SCÈNE X

CHOCHOTTE, LUCIE PELLEGRIN, LA GRANDE ADÈLE, L'AUTRE ADELE, HÉLOISE, MARIE LA FRISÉE.

CHOCHOTTE, entrant sans frapper, au milieu d'un froid subit.

Comme ça, on liche... on liche à l'égoïste! C'est du propre... (Croisant les bras.) Et moi, alors, si j'ai la pépie, dites, je n'ai qu'à cracher des pièces de dix sous... (Elle crache.) Ah! oui, c'est du propre!

L'AUTRE ADÈLE, bas, à la Grande Adèle.

Qu'est-ce que celui-là?

LA GRANDE ADÈLE.

Celle-là!.. C'est cette horrreur de Chochotte! la femme à la Pellegrin.

LUCIE, à Chochotte.

Tu sais bien que tout est fini entre nous... Qu'est-ce que tu veux?

CHOCHOTTE, sans lui répondre, affectant de s'adresser aux femmes.

On croit que, du café, tout en faisant mon trente et

un, je ne suis pas le mouvement? (Haussant les épaules, aux femmes.) Vous autres, allez! je vous avais vues entrer toutes les quatre! Et, avant de m'amener, j'ai voulu vous laisser rigoler un brin : dites si je suis pas bonne!

LUCIE.

Je reçois qui me plaît!.. Toi, je ne te connais plus, va-t'en.

CHOCHOTTE.

Bête, va! tu m'en veux donc toujours?... A cause, dis?

LUCIE.

Tu as de l'aplomb!.. J'aime qui m'aime! Retourne d'où tu viens.

CHOCHOTTE.

Ah!

LUCIE.

Va-t'en chez l'autre, celle pour qui tu m'as lâchée.

CHOCHOTTE.

Elle ou toi, alors?

LUCIE.

Non... Elle maintenant!

CHOCHOTTE.

Eh! bête, c'est toi... puisque je reviens.

LUCIE, hésitant.

Tu reviens?...

CHOCHOTTE.

Te rappelles-tu? comme c'était gentil, quand tu montais me réveiller, et que ta voiture attendait, jus-

qu'à des dix heures du matin!.. Et çà recommencera, veux-tu?..

LUCIE.

Ah! ma bonne Chochotte! Me voilà tout à fait guérie, maintenant.

CHOCHOTTE.

Et puis, va, on peut nous montrer au doigt...

LUCIE, mélancolique.

Oh! je m'en fiche!.. Pour ce que valent les hommes.

CHOCHOTTE.

Nous ne faisons du tort à personne...

LUCIE.

D'ailleurs, est-ce qu'on a demandé à naître comme ça!

CHOCHOTTE.

Quand on a ça dans le sang...

LUCIE, désolée.

C'est déjà bien assez de l'avoir et d'en souffrir.

LA GRANDE ADÈLE, se fâchant, à Chochotte.

Mais c'est abominable à la fin!... Espèce d'horreur, ça ne te suffit pas de lui avoir longtemps mangé vingt francs par jour, il faut que tu viennes l'achever.

CHOCHOTTE.

Hein? Quoi? grand carcan, tais ta gueule ou je te vas moucher.

LA GRANDE ADÈLE, marchant sur elle.

Essaye voir, si tu as du cœur! (Chochotte recule.)

HÉLOÏSE, digne.

A la porte !... Quand cette dégoûtation sera partie, nous brûlerons du sucre.

MARIE LA FRISÉE.

Si elle ne part pas, on va la descendre, plus vite qu'elle n'est montée.

L'AUTRE ADÈLE.

Oui, à la porte ! A la porte !

CHOCHOTTE, se précipitant sur l'autre Adèle.

Viens donc m'y jeter, toi, à la porte, mais viens-y donc... (S'arrêtant net.) Vous êtes la nouvelle venue, n'est-ce pas? celle de Nancy. On m'a parlé de vous... Ça vous traite de dégoûtation, ça, et pourtant... on sait bien qu'elle en est comme les autres !

LUCIE, tombée dans un fauteuil.

Finissez, finissez, de grâce ! Vous me tuez...

CHOCHOTTE, à Lucie.

Ah ! tu la défends, toi !... Je la trouve ici et tu la défends ! (Avec un geste menaçant.) Je suis fixée !...

L'AUTRE ADÈLE, à Chochotte.

Salope !

CHOCHOTTE, sautant sur elle et l'égratignant.

Garce ! (Mêlée générale, cris ; le guéridon se renverse, avec le chandelier, en inondant la chambre de liquide et de verre cassé.)

LUCIE, pendant la rixe.

Vous me tuez... Vous me tuez... (Les femmes poursuivent Chochotte, dans l'obscurité.)

HÉLOÏSE, digne, sortant la dernière.

En voilà des chameaux ! (La rixe se continue à la cantonade, décroît, puis un long silence.)

SCÈNE XI

LUCIE, seule.

LUCIE, appelant d'une voix mourante.

Chochotte... Chochotte... (Elle écoute.) Non, rien! (Elle écoute encore.) Elle ne reviendra pas... (L'orchestre de l'Élysée Montmartre joue un quadrille. Soudain ranimée.) Ah! le bal... Comme on s'en donne... Attendez! j'y vais! Attendez que je mette mes gants...Ils ne tiennent guère, mes mains sont devenues toutes petites, et je ne les sens plus, et je ne sens plus mes membres, plus du tout... (Elle tombe.) Ah! ces gants, ces gants où tout mon corps semble se fondre... C'est fini, c'est fini, la noce! (Elle meurt. L'orchestre joue encore un peu, puis se tait. Mme Printemps paraît.)

SCÈNE XII

MADAME PRINTEMPS, LUCIE, morte.

MADAME PRINTEMPS, entrant, avec un bougeoir allumé.

En voilà une bataille !... (Apercevant tout à coup la morte.) Oh !... madame Lucie ! (Se baissant, elle lui touche le bras, et, sans émotion.) Tiens! elle est morte... (Après s'être relevée, elle s'approche du lit et pousse un grand cri.) Ciel ! mon aigledon ! (Le cœur déchiré.) Mon pauvre aigledon perdu!... Cette saleté de Miss vient d'y faire ses petits.

FIN

14842. — Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris.

BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

11, RUE DE GRENELLE, 11, PARIS

CHOIX DE PIÈCES

ALEXIS (PAUL). **Celle qu'on n'épouse pas.** Comédie en un acte, en prose ..... 1 fr.

ARÈNE (PAUL) et DAUDET (ALPHONSE). **Le Char**, opéra-comique en un acte, grand-in-18 ..... 1 fr.

ARNOULD (ARTHUR). **Le Duc de Kandos**, drame en 8 tableaux ..... 2 fr. 50

BANVILLE (TH. DE). **Riquet à la Houppe**, comédie féerique. Prix ..... 2 fr. 50

BUSNACH (W.) ET ARNOULD (ARTHUR). **Zoé Chien-Chien**, drame en 8 tableaux ..... 2 fr. 50

BUSNACH (W.) ET GASTINEAU. **L'Assommoir**, drame en cinq actes et 9 tableaux, tiré du roman et avec une préface d'Émile Zola, et un dessin de G. CLAIRIN ..... 2 fr. 50

A. DAUDET ET P. ELZÉAR. **Le Nabab**, pièce en 7 tableaux Prix ..... 2 fr. 50

FLAUBERT (GUSTAVE). **Le Candidat**, comédie en quatre actes, in-16 ..... 2 fr.

GONCOURT (EDMOND ET JULES DE). **Henriette Maréchal**, drame en trois actes, en prose ..... 2 fr. 50

HENNIQUE (LÉON). **Jacques Damour**, pièce en un acte, tirée de la nouvelle d'Émile Zola ..... 1 fr.

HERVILLY (E. D') ET GRÉVIN. **Le Bonhomme Misère**, légende en 3 tableaux, grand in-18 ..... 1 fr.

HERVILLY (E. D'). **La Fontaine des Beni-Menad**, comédie mauresque en un acte ..... 1 fr.

— **Poquelin père et fils**, comédie en un acte, en vers. Prix ..... 1 fr.

LAUNAY (A. DE). **Le Supplice d'une mère**, comédie en quatre actes ..... 2 fr.

LIORAT (A.) ET ARNOULD (A.). **La Belle aux cheveux d'or**, drame en cinq actes et 6 tableaux ..... 2 fr. 50

MONTÉGUT (M.). **Les Noces noires**, drame en deux actes. Prix ..... 1 fr. 50

RIVET (GUSTAVE). **Le Cimetière Saint-Joseph** .. 1 fr.

ZOLA (E.). **Thérèse Raquin**, drame en quatre actes, grand in-18 ..... 2 fr.

— **Les Héritiers Rabourdin**, comédie en trois actes, avec préface, grand in-18 ..... 2 fr.

— **Renée**, pièce en cinq actes, avec préface, gr. in-18. 2 fr. 50

14842. — Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris.